

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

JEUDI 22 MAI 1913.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne. Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

UN NAVIRE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS A PARIS.

Dernièrement les Parisiens ont eu sous les yeux un spectacle assez rare dans la capitale. En effet ils ont pu voir mouillé au quai Valmy le navire anglais "Rose" appartenant au gouvernement britannique.

Le "Rose" est destiné à l'exploration des rivières de la Gambie. Son tirant d'eau étant trop faible le gouvernement anglais n'a pas voulu lui faire affronter la traversée du golfe de Gascogne et a fait les démarches voulues auprès du gouvernement français afin de pouvoir employer les différents canaux du centre de la France.

Le "Rose" est parti de Southampton à destination du Havre, où il est entré dans la Seine; de Paris il s'est rendu par les différents canaux du centre au Rhône qu'il a descendu jusqu'à Marseille.

Le "Rose" est commandé par le Capitaine Geoffrey Simson de la marine royale.

GREVE DE BARBIERS.

New York City, 22 mai. — On a en perspective aujourd'hui, la fin de la grève des barbiers, les comités représentant tous les patrons de Brooklyn et de New York ayant décidé d'accéder aux demandes des journaliers, à l'exception de celle qui concerne l'union, qu'ils refusent de reconnaître et d'une autre clause de travail peu importante. Quinze mille hommes sont en grève.

TROP D'UNE BONNE CHOSE.

Londres, 22 mai. — Le gérant de l'Hotel Savoir a reçu des plaintes des pensionnaires au sujet de Caruso, le célèbre ténor, qui entonne le sextette de "Lucie" dans sa chambre à une heure indue.

Nous sommes disposés à dit l'un d'eux à donner une guinée pour l'entendre à Covent Garden, mais nous protestons contre son chant quand il rentre à l'Hotel très avant dans la nuit. "Caruso à 10.30 p. m. est de

l'art, mais à 4 heures du matin c'est une nuisance." "Les imbéciles!" s'est écrié le ténor furieux quand on lui a rapporté le fait.

L'Homme qui Jongle avec un Aéroplane

Dernièrement, à Londres, lors d'une réunion à l'aérodrome d'Hendon, on vit tout à coup sortir un biplan qui s'éleva en quelques secondes et presque verticalement à 300 mètres de hauteur.

Les spectateurs présents furent quelque peu surpris par cette envolée foudroyante qui n'était cependant que le prélude d'émotions plus intenses. L'aviateur fit, en effet, coup sur coup, deux plongées de 50 mètres qui provoquèrent parmi la foule non avertie des cris d'effroi et d'angoisse, puis on le vit remonter avec maestria 200 mètres plus haut et, brusquement, après un virage impressionnant, piquer en spirale vers le sol, comme un oiseau désemparé.

On se précipita, on acclama avec un enthousiasme fou l'aviateur qui venait de réaliser ces prouesses étonnantes et qui avait si fortement ému les spectateurs. Depuis, M. Chevillard a renouvelé souvent ses exploits sensationnels au cours de différents meetings d'aviation et les Anglais lui ont décerné, outre le titre de "jongleur en aéroplane", dont il est très fier, celui non moins expressif de "marchand de frissons".

La prouesse est un plongeon photographique est un plongeon presque vertical qui amène l'aéroplane à décrire un angle de 85 degrés par rapport au sol; et l'on comprend et partage l'admiration enthousiaste d'un reporter témoin d'une descente aussi audacieuse, quand il écrit: "M. Chevillard est admirable; c'est la seule expression à employer. Sa manière de voler est incontestablement la "sensation" du jour. On dirait, chaque fois qu'il s'élève dans l'air, qu'il emporte la mort comme passager. Il faut voir son vol pour le croire!"

En effet, parvenu à une altitude de 200 mètres environ, l'aviateur renverse son appareil (un biplan Henry Farman 80 HP) sur la gauche, mouvement qui rappelle celui d'une hirondelle poursuivant un insecte en plein vol, puis, piquant tête baissée, il commence son plongeon en spirale. A une distance du sol qui peut varier entre 20 et 30 mètres, l'appareil se redresse soudain au moment même où les spectateurs, terrifiés, croyaient qu'il allait heurter le sol et s'y écraser. Cet exploit est d'autant plus impressionnant que le biplan marche à une vitesse de près de 160 kilomètres à l'heure dans l'instant où il s'incline pour se précipiter vers la terre.

Telle est l'impression produite sur le spectateur. Voyons maintenant comment M. Chevillard explique techniquement sa prouesse.

Il commence par couper l'allumage, de façon à détruire momentanément la force gyroscopique du moteur. Une première

manœuvre du levier vers la gauche couche la machine sur la droite et une deuxième, vers l'avant, lui fait prendre la position tête en bas. Le plongeon commence. L'aviateur rétablit l'allumage, rompent les ailerons à niveau, donne sur la gauche un coup de gouvernail à fond, ce qui a pour effet d'accrocher, encore la position quasi verticale, et, presque simultanément, il ramène le levier en arrière à fond de course, redressant ainsi l'élevateur ou gouvernail de profondeur.

En raison même de la position quasi verticale de l'appareil, les fonctions sont alors inversées: le premier, agissant comme un élévateur, maintient le redressement de la queue, tandis que le second agissant comme un gouvernail, force l'aéroplane à tourner dans un cercle étroit et à décrire une spirale.

Le surnom de "marchand de frissons", décerné à cet imitateur de pilote, semble bien justifié.

LE JAPON ET LES ETATS-UNIS.

San Francisco, 22 mai. — Soroku Ebara, un membre de la Chambre des pairs, a déclaré aujourd'hui que le désir unanime du peuple japonais était d'obtenir un règlement pacifique et satisfaisant de la discussion relative à la loi contre les étrangers en Californie. Il a parlé devant un grand nombre de Japonais habitant la Californie. Il leur a recommandé d'être tranquilles et de faire preuve de modération. Il a dit que les relations antérieures du Japon et des Etats-Unis ont toujours été trop cordiales pour que des difficultés éclatent à l'heure actuelle.

Il a ajouté que rien ne faisait prévoir des événements regrettables, et que les sujets japonais n'avaient qu'à s'occuper comme par le passé de leurs affaires. Aya Hattori, un autre membre de la commission venu en Californie pour faire une enquête sur la situation a prononcé quelques paroles. Il a dit que le Japon avait signé un traité avec les Etats-Unis à la suite des instances du commodore Perry. Dans le premier traité qui fut signé il était convenu que les deux pays pourraient échanger des émigrants. Plus de 4,000 japonais assistaient à cette réunion.

Tokio, 22 mai. — La réponse du gouvernement des Etats-Unis à la protestation du Japon relativement à la loi contre les étrangers en Californie, disant que cette loi ne concerne en rien le traité entre les Etats-Unis et le Japon, a causé un grand désappointement dans les milieux officiels et parmi le public.

Le ministère des affaires étrangères du Japon considère cette réponse comme peu satisfaisante, car on ne fait aucune mention que le gouvernement de Washington ait l'intention d'annuler le vote du sénat Californien. Tokio, 22 mai. — Le comité du parlement japonais a fait un rapport favorable pour consacrer une somme de 860,000 pour la participation du Japon à l'exposition de San Francisco.

COUR CIVILE DE DISTRICT.

B. A. Saunders vs. son épouse, divorce. Nathan Porter vs. le New Orleans Southern & Grand Isle R. R. Co., dommages \$5,048.65. Mme Gertrude L. Back vs son

époux, séparation de corps et de biens.

Adrien Serpas, vs. le St. Bernard Cypress Co., dommages \$8,000.

MORT DE LOUIS GOURDAIN.

La carrière de Louis Gourdain, un célèbre escrimeur descendant d'une vieille et honorable famille de Louisianaise, s'est terminée hier. Il est mort en Europe.

Son épouse qui demeure avec des parents au coin des rues Dupré et DeSoto, a reçu hier matin la triste nouvelle. Gourdain était un déséquilibré. Il réalisa par ses nombreux crimes, plusieurs milliers de dollars, mais il ne put jamais économiser un sou vaillant. Il attira la première fois l'attention du public quand il acheta le Iron avec D. C. O'Malley.

A la suite d'une discussion avec son associé, il se retira et entreprit ici une succursale de la "Louisiana Grand Lottery". Il réalisa dans cette affaire, une énorme fortune. Dès ce jour là il prit part à tous les grands vols du pays. Il fonda la "Louisiana State Loan and Trust Co.", une autre compagnie de loterie. Il fut arrêté mais réussit à prouver son innocence en produisant en cour quelques faux livres de comptes. Il se rendit à Topeka, fonda une nouvelle compagnie, fut arrêté et de nouveau réussit à être acquitté. Il revint à la Nouvelle-Orléans, fonda la "Bank of North America", et disparut avec les fonds de la banque. Il agit ainsi plusieurs fois, toujours parvenant à échapper aux autorités. En 1906 il fut arrêté à Chicago, et condamné à une forte peine. Il ne séjourna que quelques jours en prison; on l'enferma dans un asile d'aliénés. Il parvint à s'évader et demanda mais en vain à être mis en prison. Il menaça alors de se construire sa prison lui-même.

Il acheta les terrains nécessaires, et la construction de la prison fut commencée, mais elle ne fut jamais terminée. Gourdain partit alors pour l'Europe où il continua ses exploits. J. Jacques, président le repas; Emile Baumgardner remplissant les fonctions de maître des cérémonies. Assistèrent au banquet: M. E. A. Lassalle, secrétaire de l'association; C. Stultz, Paul Rivard, J. Gigali, Joseph Pujol, Albert Marmouget, G. Gast, P. Shiller, Jules Michon, Prosper Sahou, P. Puissegot, William Mathes, E. de Hanhart, E. Jeunesse, J. Schaeffer, Isidore Israel, M. Estoppal, J. Smaec, etc.

A LA RECHERCHE DU SECOND ENFANT.

Natchez, Miss., 22 mai. — F. M. Dunbar, un frère de C. P. Dunbar, des Opelousas, père de l'enfant ravi par Walters, est venu ici hier pour identifier un fils de Dora Sizemore, de Lucedale, comme Bruce Anderson.

Après une visite à l'hôpital de la ville où la femme Sizemore est malade, Dunbar a dit au chef de police Ramsey et au député sheriff Mike Ryan qu'il n'y avait aucune ressemblance entre l'enfant Sizemore et Bruce Anderson.

Mme Jephtha Bilbo, avec qui Walters et Bruce ont pensionné à Poplarville, a dit M. Dunbar, a déclaré il y a quelques jours en présence de trois témoins de bonne réputation qu'elle pourrait immédiatement identifier Bruce Anderson, parce qu'il avait un pied palmé. L'enfant d'ici n'a pas le pied palmé.

C'est la seconde fois que la femme Sizemore figuré dans l'affaire. Des détectives qui cherchaient l'enfant ravi, il y a quelques semaines, l'interrogèrent au sujet de Ed. Shipp, un homme blanc avec qui elle demeurait et qu'elle déclara être le père de l'enfant.

La police locale croit Shipp et Walters un seul et même homme en dépit des assertions de la femme qui a prétendu après avoir vu

un portrait de Walters qu'il n'y avait aucune ressemblance entre eux.

ATHENEES LOUISIANAIS.

Dimanche 25 Mai 1913, à 8 heures du soir il y aura une réunion de l'Athénée Louisianais, chez Mme H. O. Bisset, 1310 rue St. André. M. Henri Ledue, Consul Général de France parlera de la Chine.

On discutera également le choix du sujet pour le concours littéraire de 1913-14.

VOLEUR DE QUALITE.

Hier soir à 9 heures M. Thos. T. Fucà, propriétaire d'une épicerie à l'angle des rues Magazine et Octavia, s'est plaint à la police du Premier Precinct et au capitaine Paul Coman, qu'un nommé Frank Martinez lui avait acheté des marchandises et lui avait donné en paiement un chèque de \$12 qui ne valait rien. Les marchandises ont été envoyées à une adresse, rue Magazine, mais personne n'en a pris livraison, car la propriétaire de la maison ne connaissait pas Martinez. Les détectives se sont mis à la poursuite de Martinez qui a été arrêté par l'agent Jackson, du Premier Precinct. Le jeune homme a reconnu son crime et a demandé à la police de se montrer indulgente promettant de ne plus recommencer.

La police croit que Martinez cache sous un nom emprunt sa véritable identité.

LE BANQUET DU "KENAPER" SOFT SOAP SOCIAL CLUB.

Hier soir à eu lieu au restaurant Royal, tenu par MM. Viola et Tortorich, à l'angle des rues Royale et St. Louis, le banquet des employés des différents cours des paroisses d'Orléans, St. Bernard et Jefferson. Le banquet a été rempli d'entrain grâce à l'excellent menu, et les convives se sont séparés fort tard en se promettant de se réunir l'année prochaine.

J. Jacques, président le repas; Emile Baumgardner remplissant les fonctions de maître des cérémonies. Assistèrent au banquet: M. E. A. Lassalle, secrétaire de l'association; C. Stultz, Paul Rivard, J. Gigali, Joseph Pujol, Albert Marmouget, G. Gast, P. Shiller, Jules Michon, Prosper Sahou, P. Puissegot, William Mathes, E. de Hanhart, E. Jeunesse, J. Schaeffer, Isidore Israel, M. Estoppal, J. Smaec, etc.

Plusieurs discours ont été prononcés et la plus franche gaieté n'a cessé de régner.

SANDERS WALKER EST MORT.

Macon, Ga., 22 mai. — Sanders Walker, le jeune banquier qui avala accidentellement il y a six jours une pilule de bichloride de mercure, est mort ce matin. Ses dernières paroles ont été les suivantes: "Si c'est ceci la mort, personne ne doit la craindre."

Pendant six jours, le malade était entre la vie et la mort. Le poison qu'il avait avalé, aurait suffi à foudroyer une personne, et cependant Sanders vécut six jours après l'absorption de la fatale pilule. Tous les docteurs du pays offraient un moyen de guérison; tous voulaient avoir l'honneur de faire une merveilleuse cure, mais aucun n'y parvint.

Pendant les derniers jours, il attendit la mort avec calme et prétendit ne pas souffrir des effets du poison.

FRENCH DRY CLEANING. (Nettoyage à sec Français) Pas une fantaisie ni une mode, mais une industrie qui est maintenant une nécessité. Chaque département est sous l'administration directe d'une administration expérimentée et compétente. Téléphonez Main 3497 et nous enverrons un solliciteur directement à votre porte. New York Drying and Cleaning Co 339 Rue St-Charles

PRETTY INDEED! Jackson Brewing Co PURE FOOD BEER. L'interdiction de la Prohibition est du même genre et de la même sorte que l'interdiction de l'immoralité. Les deux sont aussi opposés à la liberté que les ténors le sont à la lumière. Leur sentiment aident en insurre par ce principe de bigoterie tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à tous les hommes, et agit constamment sans se soucier de l'homme, sans autre souci que d'être une vigilance éternelle et la seule sauvegarde. Tous ceux qui sont en faveur de la liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition. Esamez Notre Bière Bohémienne JACKSON BREWING CO., rues Decatur et Jefferson. Lawrence Fabecker, Président. Adolph Demmer, Vice-prés. Gus Oertling, Sec. Trés. Joe Meicher, Barista. Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

L'Abcille Bourdonne Constamment. Dans les meilleures demeures Françaises de la Nouvelle Orléans et de ses environs. Ce journal convient à mille acheteurs qui ne peuvent être approchés par un autre moyen. Téléphonez 3487 Main et demandez que notre "ad man" aille vous voir.

SIROP ANGELL CONTRE LA TOUX COQUELUCHE TOUX, BRÛME, BRONCHITE, MALADIES DES POUMONS ET DE LA GORGE. Prix, 25 et 50 SOUS. Préparé par DR. RICHARD ANGELL. Et chez tous les Pharmaciens de la Nouvelle-Orléans. 27 oct-7m - dim., mar., jeu

STATION BALNEAIRE (Syst. Kneipp.) Air, soleil et bains électriques. Saison d'été et d'hiver; 629 m. au-dessus du niveau de la mer. Climat Sub-Alpin. Pension et logement pour tout le monde dans le Sanatorium, Etablissements, Hôtels, Maisons de Pension, Villas. A deux heures de distance de Munich-Augsbourg. En 1908: 8,883 visiteurs. Prospectus et informations données gratuitement par l'entremise du Kurverein. Woerishofen, Bavière.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No 6 Commencé le 17 mai 1913

RAYMONDE

Par André Theuriot

(SUITE)

Une vieille fermière du voisinage avait seule l'autorisation de venir tous les huit jours déposer sur la buche le pain et les provisions de la semaine. M. Noël se chargeait du reste, et, pour le quart d'heure, il était occupé à préparer son pot-au-feu. Pendue à la crémaillère, la marmite commençait à chanter sur les tisons, et un corbeau apprivoisé surveillait l'ébullition de l'eau en sautillant devant les chenets avec de comiques dodardements de tête.

Le corbeau était l'une des constantes préoccupations de "Vagabonds". La chienne et lui vivaient sur le pied d'une paix armée, se tolérant mutuellement, mais ne cessant de comploter chacun en son par-dedans de petites ni-

ches machiavéliques à l'adresse du confrère. Pour le moment, le corbeau logeait un morceau de pain sec tombé aux pieds de M. Noël, et il s'en était approché en tapinois; déjà il le saouait dans son bec avec des mines voluptueuses, quand la chienne, qui feignait de dormir, se précipita d'un bond sur le croûton, le couvrit de ses deux pattes de devant et s'accroupit en répondant pas des grognements sourds aux coups de bec désespérés de Maître Corbeau.

— Est-ce fini? cria M. Noël impatient, empuisé hargneuse et jalouse, tu as tous les défauts de ta pareille... Leur malicieuse carcasse héberge tour à tour les sept péchés capitaux... Tu détestes le pain sec, tu ne le mangeras pas; mais tu l'en moques, pourvu que tu fasses mal à autrui, mauvaise bête!

Il lui arracha le croûton des pattes et le porta lui-même au corbeau, qui s'était réfugié sur la buche. Au même moment, la porte fut poussée par une main robuste, et le garde général Verdier parut sur le seuil ensoleillé. Le vieux forestier s'avancant rayonnant, comme s'il eût emporté avec lui un lambeau du rutilant soleil qui flambait au dehors.

— Bonjour, monsieur Noël, s'écria-t-il en agitant une lettre au-dessus de sa tête, bonne nouvelle!... Notre Antoine arrive.

Le bonhomme répondit par une exclamation joyeuse.

— Les bonnes nouvelles sont des oiseaux rares, dit-il sentencieusement, surtout pour moi!... Mais celle-ci me ragailardit!... Je vais donc le retrouver grand garçon et déjà un maître homme! Savez-vous que voilà sept ans que je ne l'ai vu?

— Eh! oui, sept ans, c'est un long bail quand on n'a qu'un enfant. A la maison, on languissait aussi après lui, et quand j'ai annoncé, la chose à la ménagère, elle a failli se pâmer... Depuis hier soir, elle est comme une poule qui a perdu ses poussins, allant et venant de la cave au grenier, et mettant la maison à l'envers pour installer son Antoine.

— La lettre! la lettre! s'écria M. Noël avec impatience, voyons son style à ce savoir!

— Voici, reprit Verdier, ayant au préalable ajusté des lunettes sur son grand nez maigre.

— Mon bon père, "Je puis enfin disposer de trois mois et je veux vous les donner tout entiers. Avant huit jours, je serai au pays. Je me fais une fête de vous embrasser à mon aise et de revoir ma maison, mes bois, toutes ces bonnes choses qui me manquaient depuis si longtemps. A la seule idée du voyage, je danse dans ma chambre comme un enfant. J'ai besoin de me tâter le menton et de sen-

tir ma barbe pour me rappeler que je suis maintenant un garçon sérieux... Sept ans sans vous voir, sans respirer l'air de notre forêt, savez-vous que c'est dur!... Et pourtant, je ne regrette pas ce temps-là, puisqu'il m'a permis de travailler à devenir un homme et à vous donner un peu de satisfaction, à vous tous qui vous êtes donné tant de peine pour moi. Quand je parle de vous, j'y comprends aussi mon cher maître, M. Noël. N'est-il pas de la famille? Allez lui annoncer mon arrivée, et sondez-le adroitement ainsi que ma mère, pour savoir ce que je pourrais lui rapporter de Paris, qui leur fit plaisir!..."

— Hic! murmura M. Verdier en s'interrompant, j'aurais dû sauter cette ligne-là. Adieu la surprise!

— C'est bon! grogna M. Noël, répondit lui que je n'ai besoin de rien.

Il passa le dos de sa main sur ses paupières et parut furieux de les sentir humides.

— Cette maudite cheminée ne tire pas, reprit-il, et la fumée vous pique les yeux; ne fumez-vous pas, Verdier? — Il détourna la tête et aperçut la chienne qui avait volé de nouveau le croûton de maître Jacques.

— Ah! mauvais, tu n'as pas voulu avoir le dernier, et tu es venue à tes fins... Toutes les mé-

mes, monsieur Verdier, toutes les mêmes!

— Bonjour, Bernard, quand partons-nous?

— Diantre, jeune homme, vous êtes vif comme un "verderet" (lézard vert), répondit le conducteur qui faisait le service de Langres à Auberville; cinq heures viennent à peine de sonner à Saint-Mammès, et je ne démarre pas avant six heures... Eh! mais, ajouta-t-il en montrant hors de la patache sa rougeaude figure ensommeillée, c'est-il vous monsieur Antoine?... J'avais bien dit que quand vous reviendriez vous auriez de la barbe au menton; je ne vous reconnais pas tout d'abord, tant vous êtes "renforcé" et embelli!

Antoine Verdier était, en effet, un beau garçon de trente ans, svelte de taille, large d'épaules, ayant le teint olivâtre, une barbe noire bien plantée, le visage à la fois sérieux et ouvert. Deux défauts frappaient surtout dans sa figure expressive: les yeux allongés et demi-voilés, d'où jaillissait un regard caressant et pénétrant, et le front haut, large, intelligent, coupé verticalement entre les sourcils par trois légères rides qui indiquaient l'habitude de la réflexion et de l'observation. Sa parole nettement articulée et pourtant douce, ses gestes sobres et énergiques annonçaient une

nature bien équilibrée et un homme déjà maître de lui.

Il se promena un moment devant l'auberge où la voiture, non encore attelée, stationnait sous le porche de l'écurie. Les matinales lueurs d'une belle journée de la fin d'août commençaient à éclairer la rue déserte, et l'on entendait sonner la diane dans les casernes de la citadelle. — Je vais toujours en avant, dit brusquement Antoine au conducteur, et je vous laisse le soin de mes bagages, Bernard... Nous nous retrouverons à la montée de Pierrefontaine.

Il traversa la ville endormie, descendit la montagne par un petit "raidillon" qui aboutissait au chemin de Noiland, et suivit d'un pas allègre la route herbeuse et imprégnée de rosée. On sentait qu'il était heureux rien qu'à la façon dont il marchait en brandissant sa canne. Il regardait d'un air souriant le ciel couleur de perle où le soleil n'avait pas encore paru, et où la lune montrait sa pâleur de médaille effacée; il écoutait le réveil des alouettes et se rappelait combien de fois, lorsqu'il était au colage de Langres, il avait pris ce chemin, le samedi soir, pour aller passer en famille son congé-dimanche. Les fermes éparses dans les champs moissonnés, les huttes des cantonniers, les petits villages aux toitures de pierres plates défilaient devant lui comme de

vieux amis bienveillants. Il allait, et l'enivrement du retour, uni au charme de cette claire matinée, le possédait davantage à chaque pas. Quand il eut dépassé Perrogney, et qu'au soleil levant il vit les masses verdoyantes de la forêt moullonnaise devant lui, son cœur ne fit qu'un saut, sa gorge se serra et ses larmes lui vinrent aux yeux. — Forêts de Bernard! s'écria-t-il, je serais un naïf de l'attendre et de m'enfermer dans sa patache, tandis que je puis tout à mon aise marcher sous bois jusqu'à Auberville...

Au lieu de descendre vers Pierrefontaine, il prit l'ancien chemin des Romains et atteignit en quelques minutes la rivière de la forêt. Là s'éleva un antique tumulus celtique, qu'on nomme le Feu de la Motte, et où il se reposa un moment avant de continuer sa route. A ses pieds, dans un creux de ravine, la source de l'Aujon modulait ses premiers gazouillements, et, au loin, tous les coqs de la ferme de Grilley s'égoïssaient. Que de fois, aux vacances, Antoine était venu s'asseoir dans la grande herbe de tumulus pour s'y absorber dans la lecture d'un vieux volume tout plein de l'histoire des "Hommes célèbres"! Parfois il s'arrêlait au bas d'une page, et la tête montée par les aventures qu'il avait lues, il prêtait l'oreille et il lui semblait que les fées de la forêt s'é-